Entretien Polaris

Alain de Benoist, 70 printemps, dont presque 50 vécus dans la bataille des idées. Pouvez-vous faire un bilan de votre parcours et des perspectives qu'il a ouvert à beaucoup de gens ?

On ne résume pas en quelques lignes un parcours d'un demi-siècle ! Ceux qui s'intéressent à mon itinéraire peuvent, s'ils lisent le français (l'ouvrage n'a pas encore été traduit en italien), se reporter au livre de mémoires que j'ai publié en 2012, *Mémoire vive* (éditions Bernard de Fallois, Paris). Je n'y raconte pas seulement ma vie, j'évoque aussi dans le détail ce qu'a été mon itinéraire intellectuel, les auteurs qui m'ont le plus influencés, l'évolution qui a été la mienne au fil des années. Cela dit, vous avez raison de parler de « bataille des idées ». Après un bref engagement militant de jeunesse, dans le contexte si particulier de la fin de la guerre d'Algérie, je me suis tourné à partir de 1966-67 exclusivement vers le travail de la pensée. Raymond Abellio distinguait les « hommes de puissance » et les « hommes de connaissance », en disant qu'il était lui-même passé de la première à la seconde catégorie. Je pourrais en dire autant de moi-même. J'ai publié à ce jour près de 100 livres, plus de 2000 articles et 400 entretiens. Je n'ai cessé d'y exprimer mes convictions en m'efforçant de pousser toujours plus loin ma réflexion. Je ne doute pas que ce travail ait ouvert des perspectives à certains de ceux qui m'ont lu. Mais il est toujours difficile d'apprécier l'influence réelle que peuvent avoir des écrits. Publier un livre, c'est jeter une bouteille à la mer. On ne peut prévoir vers quel rivage elle dérivera.

On évoque souvent un « gramscisme de droite » quand on se réfère à votre activité intellectuelle et à votre combat contre la pensée unique et contre la domination marxiste dans la culture officielle.
Est-ce une stratégie, une méthode ou encore une attitude ?
Est-ce selon vous un échec, un succès, ou doit-on faire un bilan plus détaché et complexe ?

Le « gramscisme de droite » est une déjà vieille histoire, puisque c'est une thématique que j'ai surtout abordée dans les années 1970. Antonio Gramsci avait observé que les grandes transformations politiques consacrent en général une évolution déjà intervenue dans les mentalités, et que cette évolution résulte elle-même de la lente diffusion dans les esprits et dans l'imaginaire symbolique d'un certain nombre de thèmes, de valeurs et d'idées plus ou moins bien formulées. Je voyais dans la Révolution française, qui n'aurait sans doute pas été possible sans la diffusion de la philosophie des Lumières qui l'a précédée, une confirmation de cette idée que la politique dépend de la culture. J'insistais sur cette idée, car il me semblait que beaucoup de gens autour de moi n'en étaient pas du tout conscients. J'adhérais aussi à la notion de « pratique théorique » popularisée par Althusser, et je soulignais le rôle des « intellectuels organiques » dont avait parlé Gramsci. Mais je dois dire que c'était aussi pour moi un moyen d'engager mon entourage à se détacher, comme je l'avais fait moi-même, d'une action strictement politique qui me paraissait n'être qu'agitation stérile et ne débouchant sur rien. C'est pourquoi je parlais aussi de « métapolitique », que je définissais comme une attitude consistant à porter sur les choses un regard théorique engagé, sans se donner d'objectif politique particulier.

C'était précisément une attitude, et aussi une méthode, beaucoup plus qu'une stratégie. On ne décide pas de se consacrer à un travail d'ordre purement idéologique et théorique par « stratégie ». On le fait parce que l'on pense que l'on en a les capacités et qu'on est en quelque sorte fait pour cela. J'ai souvent été approché au cours de ma vie par des gens qui venaient me demander si, dans

les circonstances du moment, il fallait se consacrer aux idées ou s'il fallait se tourner vers l'« action ». J'ai toujours répondu qu'il faut faire ce qu'on croit pouvoir faire le mieux. Une société ne se compose pas uniquement d'intellectuels (elle ne serait pas supportable !), et on ne devient évidemment pas un intellectuel pour des raisons de circonstances ! Cela dit, je reste personnellement convaincu de la nécessaire priorité d'un travail dans le domaine des idées, qui est au fond le seul qui m'intéresse. Comme pour beaucoup d'autres choses, il y a là une sorte de confluence entre l'approche objective des choses et une certaine subjectivité, laquelle consiste tout simplement à découvrir et à devenir ce que l'on est.

Revenons sur l'influence de votre pensée et de celle du GRECE dans son ensemble (aussi appelé « Nouvelle Droite »). Peut-on affirmer que, de façon parfois subtile ou inconsciente, elle a été et demeure une référence considérable dans les milieux européens de droite non libéraux ?

On peut certainement dire cela. En l'espace d'un demi-siècle, l'école de pensée à laquelle les médias ont décerné en 1979 l'étiquette de « Nouvelle Droite » (dénomination que je n'ai jamais vraiment appréciée) a de toute évidence exercé une forte influence dans les milieux dont vous parlez. Nos travaux ont inspiré, dans différents pays, quantité d'initiatives et de projets, contribué à répandre certaines thématiques et stimulé la réflexion. D'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre, les résultats ont bien sûr été inégaux. D'une façon générale, nous avons certainement contribué à répandre l'idée que le libéralisme constituait l'« ennemi principal ». Nous le disions déjà à l'époque de la Guerre froide, à un moment où beaucoup se contentaient d'opposer les qualités illusoires du « monde libre » au bloc soviétique. Nous le disons avec la même force aujourd'hui, avec plus de chances d'être compris par ceux qui voient le monde se transformer progressivement, sous l'influence du capitalisme libéral, en un vaste marché planétaire destructeur des cultures et des peuples.

Cependant, il faut tout de suite ajouter que cette influence a rarement été globale. Je veux dire par là que beaucoup de gens ont fait dans les idées de la Nouvelle Droite une sorte de sélection ou de choix : ils en ont retenu certaines, tandis qu'ils en rejetaient d'autres. Les raisons sont multiples : convictions religieuses, nostalgies persistantes, incapacité à remonter aux causes des phénomènes, paresse théorique, etc. C'est probablement là quelque chose d'inévitable, mais c'est aussi un motif de préoccupation. Quand on ne retient qu'une part des idées de la Nouvelle Droite, le risque est grand de les dénaturer en les mêlant à d'autres thématiques, auxquelles elle est parfaitement étrangère. Pour le dire autrement, il m'est parfois bien difficile de me reconnaître dans les idées de ceux qui disent avoir été influencés par la Nouvelle Droite, tant ils en donnent une image ou une interprétation qui ne me correspond pas. Il ne faut pas oublier non plus qu'au fil des décennies, la Nouvelle Droite a évolué. Elle propose aujourd'hui des thématiques ou exprime des préoccupations qui lui étaient encore étrangères il y a trente ou quarante ans. Je ne vois là rien que de très normal. Cela prouve que la Nouvelle Droite ne s'est jamais bornée à énoncer un petit catéchisme dogmatique, mais qu'elle a su tenir compte des transformations générales du monde actuel. Mais cela s'est traduit par des tournants que tout le monde n'a pas voulu prendre, à commencer par ceux qui n'avaient qu'une conception utilitaire et instrumentale du travail de la pensée (ils ne s'intéressent qu'aux « idées utiles », ils ont les idées de leur stratégie plus que la stratégie de leurs idées). Il en a parfois résulté une certaine confusion.

Est-il correct de soutenir que votre bataille est une bataille sur le long terme, celle de la goutte qui ronge la pierre et la travaille en profondeur. Et que beaucoup de gens, trop pressés et peu réfléchis, ont tendance à la juger sur de canones impropres, causé par l'inquiétude des esprits trop pressés et angoissés ?

Un travail de production théorique s'inscrit en effet nécessairement dans la durée. C'est quelque chose que beaucoup de gens ne comprennent pas. Aux critiques traditionnellement adressées aux intellectuels (ils jonglent avec des concepts abstraits, ils sont étrangers à la réalité, ils discutent du sexe des anges au lieu de voir les dangers qui menacent, etc.) s'ajoutent celles des esprits pressés, qui

sont souvent des esprits paresseux. Ils croient qu'on peut faire l'économie d'une réflexion en profondeur. Ils veulent faire face aux « urgences » (qui ne sont parfois que de simples échéances électorales). Moyennant quoi, ils abandonnent le travail de la pensée pour se jeter à corps perdu dans des aventures politiciennes qui sont autant de miroirs aux alouettes.

Cela fait au moins un siècle que, dans certains milieux, on veut « parer au plus pressé » et faire face aux « urgences », avec pour seul résultat une défaite générale sur le long terme. Le plus grave est que, lorsqu'on adopte une telle attitude, on est tout naturellement porté à faire bon marché, non seulement des idées, mais aussi des principes. L'opportunisme devient la règle, et trouve là sa meilleure excuse. L'essentiel est de « réussir », et de réussir tout de suite. Le problème est qu'on ne réussit jamais, ce qui ne fait que renforcer les frustrations et les désillusions. En visant le court terme, on ne fait qu'accumuler le temps perdu. On pourrait citer des dizaines d'exemples qui illustrent ce constat. Mais cela n'a rien de nouveau : pensez à la fable de La Fontaine, « Le lièvre et la tortue » !

Mis à part la production intellectuelle et la recherche continuelle qui vous est propre et qui l'est du GRECE dans son ensemble, il existe un autre aspect, plus communautaire et "solide" (qui n'est pas nécessairement opposé ni meilleur) ; celui qui se manifeste en particulier dans Europe Jeunesse, quarante ans et trois générations.
Nous estimons qu'il s'agit là d'un capital et d'un héritage de premier ordre, de quelque chose de vécu et de vivant à la fois. D'une richesse française qui fait défaut ailleurs. Quelle est votre opinion là dessus ?

Europe-Jeunesse est un mouvement de scoutisme qui a été lancé il y a quarante ans dans le cadre de la Nouvelle Droite, mais qui est aujourd'hui pleinement autonome. C'est en effet une incontestable réussite, puisqu'il a déjà vu passer dans ses rangs plusieurs milliers de garçons et de filles. Au-delà de cet exemple, la Nouvelle Droite s'est toujours prononcé pour diverses formes d'expérience de vie communautaire. J'ai moi-même écrit à maintes reprises sur la notion de « communauté ». Enfin, j'ai clairement pris position en faveur du localisme, qui constitue le cadre naturel à la fois de la vie communautaire et d'une démocratie plus directe – une démocratie participative (par opposition à la démocratie représentative) –, qui sont l'une et l'autre de nature à remédier à la dé-liaison sociale et à favoriser la recréation d'un espace public à l'échelon local.

On peut aussi aborder cette question d'un point de vue éthique, en soulignant la nécessité d'un lien entre la vie personnelle (le style, la tenue, etc.) et les idées. Je suis évidemment le premier à souhaiter que les idées soient le plus possible vécues et incarnées. Les idées valent incontestablement pour elles-mêmes, mais c'est en s'incarnant qu'elles s'épanouissent. Comme l'écrit Régis Debray dans sa *Critique de la raison politique*, ce qu'il peut arriver de plus beau à une idée, c'est de devenir le « principe d'organisation d'un collectif ». C'est alors seulement, lorsque les hommes font corps avec une idée, que cette idée vit à travers eux, qu'elle s'incarne, et qu'elle aide à son tour à faire corps. Cela dit, il ne faut pas non plus tomber dans l'irréalisme. Dans la vie réelle, les bonnes choses ne vont pas toujours de pair. Personne ne peut être excellent en tout ! En outre, à côté de ses mérites évidents, la vie communautaire a aussi ses défauts. En favorisant l'entre-soi, elle peut aboutir à la formation de groupuscules d'inspiration obsidionale, qui se font gloire de se tenir à l'écart d'un monde extérieur considéré comme « pourri » ou « impur ». La communauté n'est pas pour moi une fin en soi, une façon de se détourner du monde, encore moins un ghetto (le « camp des saints » ou les « derniers des Mohicans »), mais un cadre privilégié dans lequel on peut au contraire, en s'appuyant sur un corpus théorique bien structuré, essayer de peser avec d'autant plus de force dans le champ social-historique contemporain.

Peut-on vous définir comme une sorte d'explorateur du devenir, muni d'une boussole qui vient du passé, et essayant de trouver des chemins pour guider vos contemporains ?

J'ai souvent dit que le rôle de l'intellectuel est de comprendre et de faire comprendre. De comprendre quoi ? D'abord le moment historique que nous vivons. Les gens ont souvent du mal à y

parvenir, parce qu'ils manquent de recul vis-à-vis de ce qui se passe sous leurs yeux. C'est la raison pour laquelle ils tendent à interpréter le monde actuel (et le monde futur) avec des images périmées ou des concepts obsolètes. Ils sont un peu comme les militaires qui envisagent la prochaine guerre comme une réplique de la précédente. Or, dans le devenir historique, il y a de très profondes ruptures dont on ne peut comprendre le sens qu'avec des outils nouveaux. La modernité a été une de ces ruptures, la postmodernité en est une autre – et le *Nomos de la Terre* du XXIe siècle ne ressemblera pas à celui des années 1930. Je ne dirais donc pas que la boussole vient uniquement du passé. Il est important de se souvenir du passé, qui n'est jamais d'ailleurs qu'une dimension historique du moment présent, mais il est parfois tout aussi important de l'oublier pour ne pas se retrouvé enfermé dans ses catégories. Ce n'est pas dans un musée qu'il faut chercher à guider nos contemporains ! Heidegger disait que « le repli sur la tradition n'est capable de rien par lui-même, sinon de fuite et d'aveuglement devant l'instant historial ». Plutôt que de chercher à reproduire ou restituer ce qui ne reviendra plus, mieux vaut tenter de créer les conditions d'un nouveau commencement.